CYLÈNE
FABRE

Récit recueilli
par **Florence Feliste**



TOUT VA BIEN, CHAMPAGNE!

Une mère dans le milieu de la nuit

EDITIONS OURANIA

Cylène Fabre

Tout va bien, champagne!

Une mère dans le milieu de la nuit

Récit recueilli et mis en forme
par Florence Feliste

EDITIONS OURANIA

Tout va bien, champagne!
© et édition (française): Ourania, 2016
Case postale 128
1032 Romanel-sur-Lausanne, Suisse
Tous droits réservés.
E-mail: info@ourania.ch
Internet: http://www.ourania.ch

Sauf indication contraire, les textes bibliques sont tirés de la version Segond 21 © 2007 Société Biblique de Genève
http://www.universdelabible.net

ISBN édition imprimée 978-2-940335-92-3
ISBN format epub 978-2-88913-585-1
ISBN format pdf 978-2-88913-893-7

Table des matières

1. Abandonnée 9
2. Franches plongées 37
3. Dans l'enfer du proxénétisme 53
4. Homosexualités 71
5. Escroqueries et violences 81
6. «Fuis, je te suis!» 93
7. Terrassée par la lumière 101
8. Douloureux ajustements 115
9. Le chalet sous le béton 133
10. Réalisme 151
11. Coups de projecteur divins 159
12. Délivrance! 167

1. Abandonnée



1958, Bergerac, un village du Périgord. C'est là que se situent mes premières années de vie.

L'odeur du tabac, très particulière, qui imprègne toute mon enfance et laissera en moi une marque durable. Aussi loin que remontent mes souvenirs, les odeurs sont pour moi déterminantes. Celle du tabac, celle de ma mère, celle de mon père, celle des endroits où j'ai passé du temps, même brièvement.

Chez mes grands-parents paternels, on fait ce qu'on appelle des manoques: on étale les feuilles de tabac sur les immenses tables de ferme et on les réunit en sortes de bottes.

A Bergerac, on n'a rien. Du point de vue de notre confort urbain moderne, bien sûr. Dans la vieille ferme de mes grands-parents, pas d'électricité, si ce n'est une ampoule unique pendue au-dessus de nous dans la pièce principale. On cuisine au feu de cheminée. Pas d'eau courante: on va puiser dehors, à la pompe. Pour laver le linge, ma grand-mère le

met à bouillir dans une lessiveuse posée sur un trépied au-dessus du feu, elle y met de la cendre – pour le blanchir – et le porte à ébullition. Puis, une fois que le linge a bouilli pendant quelques heures, elle le sort, attend qu'il refroidisse et le charge dans une petite charrette qu'elle attelle à son solex. En route pour le lavoir! Et là, c'est le bonheur pour moi, parce qu'elle m'autorise à y entrer pour ouvrir la petite écluse d'évacuation de l'eau, ce qui me permet de me baigner, puis de brosser les bords du bassin (il n'est pas bien haut, il m'arrive à la taille) avant de le remplir de nouveau. Ma grand-mère rince alors son linge à grande eau, le tape contre les bords du lavoir. Puis on va tout étaler sur l'herbe pour faire sécher au soleil; il faut que cela soit fini dans la journée, car la nuit, la clarté de la lune jaunit le linge blanc.

Pas de toilettes: on va faire ses besoins à tour de rôle dans une ruine à ciel ouvert, dans un coin de cette «pièce» de terre battue, à côté des porcs, ou bien dans la nature. La nuit, on dispose d'une lampe de poche pour s'y rendre. A 3 ou 4 ans, je commence à avoir peur d'y aller. Ma grand-mère nous lave une fois par semaine, toujours dans la lessiveuse, et comme je suis la dernière de trois filles, je passe après mes sœurs, dans leur eau savonneuse.

Cela m'a beaucoup marquée… je suis devenue très maniaque. Ce qui est très sympathique les jours de bain, c'est qu'on change de chemise de nuit. Ma grand-mère les fait d'abord chauffer devant la cheminée pour que nous n'ayons pas froid. Elle met aussi la brique dans le feu, qu'elle enroule ensuite de papier journal et place dans notre lit en guise de bouillotte pour que nous ayons bien chaud. Il peut aussi s'agir de bouteilles, mais j'aime beaucoup la brique, qui tient encore plus au chaud.

Pas de jouets. Je passe mon temps au coin du feu, à m'amuser avec des brindilles. Ou je suis dans l'herbe, à plat ventre dans le pré, toute seule, à chercher des grillons. Mon passe-temps favori consiste à essayer de les attraper avec des boîtes d'allumettes. Après cela, mon plaisir est d'aller les déposer, avec l'aide du grand-père, dans le lit de la grand-mère! Ma sœur aînée, que j'appellerai Minou, est très douée de ses mains: elle nous confectionne des parures, des habits avec les feuilles de châtaigniers, des déguisements très naturels. Avec mon autre sœur, sur la terrasse bétonnée devant la maison, nous nous amusons à la marelle. Dans une sapinette située près de la maison, qui me semble alors immense, mon grand-père nous a fabriqué une balançoire. Il m'appelle l'*esquiriole*, un mot de patois qui veut dire



«écureuil», parce que je suis d'un blond plein de reflets vénitiens avec un visage piqué de taches de rousseur et que j'aime énormément m'envoler haut sur cette balançoire. Je fais l'épicière en écrivant sur les murs avec une craie. On creuse des courgettes pour en faire des bateaux capables de flotter sur le cours d'eau de la ferme.

Pas de questionnement vestimentaire: dans mon enfance, je porte ce qu'ont porté mes sœurs, puisque je suis la petite dernière. Jamais on ne va dans des boutiques pour acheter des habits.

On ne manque pas de nourriture, mais il n'y a pas de superflu. Chaque saison, on attend l'arrivée de la récolte pour avoir de quoi acheter de la viande rouge. Ma grand-mère se rend alors au marché sur un vélo solex avec un panier fixé à l'arrière, dans lequel elle m'installe. D'ailleurs, une fois, elle prend un virage mal contrôlé et je fais un vol plané hors du panier, atterrissant pile sur une grosse roue à aiguiser qui se trouvait là… Je garderai la cicatrice pendant longtemps. Elle en était triste, ma mémé! Et puis, bien sûr, on tue le cochon. C'est à chaque fois une grande fête où les voisins sont conviés. Des moments très réjouissants.

Autre moment festif: le dimanche, la grande sortie hebdomadaire. Mes grands-parents sont



catholiques; on va donc à l'église, à pied, à quatre ou cinq kilomètres. Ce jour-là, je mets des habits «du dimanche»; ma grand-mère passe le béret du grand-père à l'ammoniac pour qu'il soit bien noir. J'ai le droit – immense plaisir – de cirer ses chaussures… J'ai aussi le droit, quand mon grand-père reçoit ses copains, de lui faire des crêpes, ou des roulés à la confiture, des gâteaux… Ma grand-mère, elle aussi, nous gâte: elle nous prépare des desserts, ces jours de fête. C'est la fête, parce que le curé vient et qu'on boit ensuite le Monbazillac.

A Bergerac, on a tout ce qu'il faut – c'est-à-dire le strict minimum –, et mes grands-parents sont des gens respectés dans le village, très doux, et très câlins avec moi.

Mon grand-père, en particulier, aura été pour moi, toute ma vie, comme une icône. Un homme cultivé, adjoint au maire du village pendant plusieurs années; un homme tendre, taquin, plein d'humour. Par exemple, il s'amuse souvent à faire une blague à une petite mamie du village: dotée d'un pied bot, elle est pas mal gênée dans sa marche par cette difformité; et quand elle vient ramasser des pissenlits en bas de la côte où nous habitons, mon grand-père, avec des clins d'œil appuyés, met dans son panier de grosses pierres qu'il dissimule

sous les pissenlits. En la voyant monter la côte avec peine, on rit aux éclats, et la petite vieille sait bien qu'il n'y a aucune méchanceté là-dedans, que c'est pur humour.

Mais à Bergerac, ce sont aussi des querelles incessantes entre ma mère et ma grand-mère, des injures, des cris. Dans la maison familiale, qui est celle de mes grands-parents paternels et où elle devrait donc se plier aux usages, c'est en réalité ma mère qui mène la danse.

A force de disputes incessantes, elle décide un jour de partir à Paris avec mon père et mes deux sœurs, alors âgées de 7 et 9 ans. Moi qui n'ai que 3 ans, je suis laissée à la garde de mes grands-parents. C'est vrai, ma mère a besoin de travailler et ne peut pas m'emmener avec elle: je suis trop petite pour être autonome. Mais, à partir de ce jour, je suis persuadée qu'elle m'a abandonnée chez mes grands-parents. Malgré l'affection qui me lie à mon grand-père, je ressens l'a-ban-don.

Je n'ai en fait jamais eu l'impression de faire partie de cette famille, d'exister, d'avoir mon mot à dire; il semble que ma parole et ma présence n'aient aucun intérêt. Un sentiment qui prédominera durant toute ma vie. Plus âgée, j'aurai souvent des questionnements à mon sujet, me disant

que, sûrement, ils m'ont adoptée mais ne veulent pas me le dire. Je revois ma mère, présentant ses enfants, dire devant moi: «J'ai trois filles, et j'en ai deux qui ont réussi.»

De temps en temps, je prends le train avec mon grand-père pour aller voir ma famille. Ils habitent alors en plein Paris, rue Condorcet[1], à côté d'un petit parc avec un étang. Je me souviens que mon père m'avait acheté un petit bateau télécommandé… Ma mère a un emploi de contrôleuse RATP[2]: elle poinçonne les tickets des usagers.

A Paris, la vie n'est pas si douce. Mes parents tentent de revenir dans le Sud-Ouest, dans la ferme familiale, mais les relations toujours aussi conflictuelles les empêchent de rester, et c'est le retour à Paris. Cette fois-là – j'ai à peu près 5 ans –, je suis du voyage: il neige quand nous débarquons dans la capitale. Nous passons la nuit sous une toile de tente, moi coincée entre père et mère, tandis que mes deux sœurs dorment dans un camion à côté, doté d'un poêle à pétrole. Nous «habitons» plusieurs mois dans ce logement de fortune. Nous élisons ensuite domicile dans un camping du côté

1 Neuvième arrondissement de Paris, entre les quartiers de la Gare du Nord et de Pigalle.
2 Régie autonome des transports parisiens.

de Créteil: Les Cigognes. Après la toile de tente par temps hivernal, une caravane représente un grand confort.

Puis c'est le camping de La Terrasse à Saint-Maurice, où l'on achète un mobile home, parce que ma mère «fait» les foires comme démonstratrice. Cette période me pose beaucoup de problèmes, car j'ai peur d'aller aux toilettes dans le noir, à l'autre bout du terrain… Mais il y a des côtés très agréables: c'est un camping d'artistes de cirque, et j'ai là une amie de mon âge, Victoria, métissée chinoise-espagnole. Ma mère trouve cette petite très belle; c'est la réalité, mais c'est très déstabilisant pour moi. En fait, elle est surtout jalouse de la mère de ma copine, très belle elle aussi; elle a peur que mon père… Le fait que je fréquente cette jeune fille n'écarte pas ses craintes. Ces artistes font tourner des assiettes sur des baguettes, et ma sœur et moi aimons beaucoup assister aux répétitions: ils nous laissent traîner là et nous montrent même des tours. Tout le monde voit bien que nous sommes un peu livrées à nous-mêmes… Le frère de Victoria possède des carabines à plomb, et nous nous amusons à tirer dans les jambes de ma deuxième sœur (avec qui ça n'a jamais fonctionné, qui ne partage rien, veut tout pour elle…).



Je ne fais pas l'école buissonnière; néanmoins, je suis appelée «la manouche», car ma famille vit dans une caravane et mes sœurs et moi sommes habillées par les bonnes sœurs, donc mal, avec des vêtements pas obligatoirement à notre taille.

De moi enfant, j'ai ce souvenir: mon grand-père, venu me chercher à l'école maternelle, demande à l'institutrice, préoccupé:

– Que se passe-t-il avec ma petite?

– Elle n'y arrivera pas, elle a un problème, lui répond l'institutrice.

Elle prononce ces mots devant moi, et le ton dépité de sa voix, son air légèrement attristé, tout dans son attitude – peut-être malgré elle – me communique l'impression, aussi petite que je sois, que c'est joué d'avance, que j'ai en moi quelque chose d'anormal, comme un handicap mental.

De fait, je suis en échec scolaire. Je ne suis pas forcément reléguée au fond de la classe, mais je suis la risée des autres enfants. Je n'ai aucune mémoire; je lis mes leçons, j'essaie de les apprendre, mais je suis incapable de la moindre concentration. Du coup, j'essuie critiques et moqueries, sauf de mon père. Mais rien n'y fait, je n'y arrive pas. Alors on me laisse, puisque je n'y arrive pas. La nuit je ne dors



pas parce que je sais qu'il va falloir aller à l'école, et à l'école j'angoisse parce que je sais qu'il va falloir rentrer chez moi.

Un peu plus âgée, dès 9 ou 10 ans, je suis envoyée tous les étés en vacances chez mes grands-parents. Je fais le voyage en train toute seule de Paris à la province et l'on vient me récupérer à la gare. Je fais la grande fille, discutant avec les gens dans le wagon, inconsciente que cela pourrait me plonger dans de grosses difficultés.

On s'ennuie un peu, tout de même, pendant ces vacances à la ferme où il n'y a parfois que nous trois. Il n'y a pas grand-chose à faire, on finit la soirée sur «Zoro» et «Bonne nuit les petits», et hop au lit! Ce qui ne me va pas. Alors, avec mes sœurs, nous inventons des scènes de théâtre. Ma grand-mère râle, tandis que mon grand-père se régale quand il nous voit revenir avec les habits que nous avons chipés à sa femme après avoir mis ses armoires à sac! Ou bien, installée sur les genoux de mon grand-père, je le regarde jouer à la belote, et j'apprends en le regardant.

C'est aussi vers lui que je vais – ma mère n'est pas là – en lui disant:

– Papy, je saigne, qu'est-ce qui m'arrive? Pourquoi je saigne?



Il me regarde et me sourit:

– Tu en parleras avec ta maman quand elle reviendra, mais c'est normal: tu es devenue une femme…

Ce ne sont pas des sujets que nous abordons, ni avec ma mère ni avec mes sœurs.

Au cours de l'une de ces grandes vacances à Bergerac, alors que j'ai à peu près 12 ans, mon grand-père décède. C'est l'époque, encore, où l'on veille les morts, et je suis laissée pendant deux nuits près du corps du défunt, tandis que tous s'affairent à la préparation des obsèques, des fleurs… Personne ne se soucie de la petite qui pleure son grand-père, tous sont inattentifs. Je suis abandonnée à ma douleur. Délaissée.

Mon grand-père parti, je me retrouve face à mes parents, en permanence.

Troisième fille d'une famille d'agriculteurs où il n'y a pas de garçon (il en faut un pour les travaux de la ferme, or papa est fils unique), il semble que j'ai peu d'importance. La première fille fait naturellement l'admiration de mes parents parce qu'ils placent en elle des espoirs d'études… Encore maintenant, ma mère affirme que son aînée a le bac, alors qu'elle ne l'a pas – c'était en mai 1968 et elle ne s'est pas

présentée à l'examen –, mais cela ne l'empêche pas de croire qu'elle a un niveau intellectuel supérieur à nous. Minou lit beaucoup; nous devons donc la laisser «faire ses études» et nous occuper du ménage. Pour la deuxième fille, moins regardée, c'est plus dur: elle a des problèmes en orthographe, et mes parents ne savent pas trop ce qu'elle va faire, mais ce n'est pas encore très grave. Quant à la troisième, on ne prête pas attention à elle; pire, on la dénigre.

Maman est une femme vindicative, autoritaire, une maîtresse femme, d'inspiration très matriarcale. Je ne supporte pas son odeur: elle sent la cuisine, d'elle se dégagent des effluves aigres bizarres et des relents spécifiquement féminins qui me répugnent. Dotée d'énormes bras de fermière, elle a la main leste, et elle est dure jusqu'à l'hystérie. Elle est capable de nous réveiller à 2 heures du matin et, trouvant une pile de linge mal rangée, de renverser les armoires pour que nous recommencions. Ou bien, prétendant que la vaisselle n'est pas faite, elle va sortir tous les ustensiles, gazinières, etc., pour que nous fassions le ménage derrière. Ou encore, parce que nous n'allons pas assez vite pour débarrasser la table, prendre les quatre coins de la nappe et tout jeter par la fenêtre. Tout cela avec des cris qui nous pétrifient. Nous avons peur d'elle quand

nous l'entendons rentrer à 2 heures du matin, fatiguée de son travail. Et moi, elle m'insulte, elle me traite de plusieurs noms susceptibles de marquer au fer rouge la petite fille que je suis, elle me donne des coups de pieds pour me corriger.

En raison de tout cela, je ne parviens pas à ressentir quoi que ce soit de positif envers elle. Très tôt, j'éprouve de la haine à son égard, refusant de dire qu'elle est ma mère. Je suis capable de prétendre, à la sortie de l'école, qu'elle est notre femme de ménage ou une copine de ma mère… Je ne lui reconnais absolument pas le droit d'exercer une autorité sur moi.

Et mon père… De lui, je garde deux phrases précises: «Vendre du sommeil, ma fille, c'est top», c'est-à-dire que tu gagnes ta vie pendant que les gens dorment. Et: «Y a un bon Dieu qui nous regarde en haut.» Je me souviens aussi d'un épisode tendre: vers mes 14 ans, alors que, sans résultats scolaires, je viens de commencer l'école de dactylo, il pénètre un jour dans un bar où nous sommes en train, avec un petit copain chinois, de nous faire des bisous. J'essaie de me convaincre qu'il ne nous a pas vus. Le soir, au dîner, par pur hasard, il y a du riz. Mon père ne cesse de me regarder en disant: «Tu l'aimes, la Chine, toi? Hein, tu aimes bien le riz, toi?» C'est son

humour, avec un sourire. S'il a 10 francs en poche – ma mère ne lui donne pas plus, de peur qu'il n'aille se soûler –, s'il n'a même que ça, il me les donne en cachette le matin pour que je puisse prendre mon café.

C'est un homme qui boit pas mal, c'est vrai, et l'odeur d'alcool aigre qu'il dégage au matin me dérange parfois, l'hygiène de l'époque n'étant pas celle d'aujourd'hui. Mais JAMAIS il ne me frappe. Il s'interpose même, une fois où ma mère me roue de coups à mon retour de l'école. Elle s'arrête tout de suite: il ne faut pas me taper, pas devant lui! Mon père est plutôt dans le silence, dans l'acceptation de la domination de sa femme et de son handicap. (Il a un jour laissé sa carabine de chasse pendue à un arbre, chargée, et, en la reprenant, il a fait partir un coup dans son genou, restant depuis lors avec une jambe raide.) Il me renvoie plutôt l'image du pauvre bougre. Sans lui, cependant, jamais ma mère ne pourrait faire tout ce qu'elle fait; il est son chauffeur et l'attend partout où elle va…

C'est aussi un homme cultivé, qui nous transmet des valeurs. Ma mère a des souches gitanes dans sa famille et une éducation qui, à ses yeux – même s'il apprécie les Gitans –, manque un peu de manières. C'est donc lui qui nous apprend à manger avec un

couteau et une fourchette, à ne pas parler la bouche pleine. Il essaie de nous apprendre le savoir-vivre… ce qu'il n'a jamais réussi à transmettre à ma mère. Il lit beaucoup, il a des lettres: même s'il ne s'agit que du *France Soir* quotidien ou de l'actualité, il s'informe de ce qui se passe dans le monde; il a besoin de cette ouverture. Je lui pique ses *San-Antonio*[1], et Béru est mon copain aux alentours de mes 7-8 ans.

Même s'il n'est pas, par pudeur, dans la tendresse du câlin ou des caresses (la théorie de l'Œdipe est, à cette époque, très mal comprise), il me communique son affection par des moyens différents: quand je dis que je voudrais être esthéticienne, il me laisse volontiers ses mains pour que je lui fasse les ongles. Je suis sensible aux regards, aux sourires qu'il m'adresse. Et je n'ai jamais honte de lui.

Après les campings, nous avons un premier appartement à Nogent-sur-Marne (94). Ma mère a du travail mais continue aussi à faire les foires, qui l'amènent à parcourir la France. Elle est parfois absente de la maison avec mon père trois semaines ou un mois durant. Elle nous laisse toutes les trois dans l'appartement, sous la responsabilité de ma

1 Cette série de romans policiers (175 en tout, publiés entre 1949 et 2001) est signée du nom du héros éponyme, Antoine San-Antonio, un commissaire de police, qui s'adjoint les services de son meilleur ami Bérurier (Béru).

sœur aînée, qui n'a alors que 16 ans. Minou écope d'un rôle très dur, en charge de la sécurité de deux petites sœurs, de la gestion domestique et financière, dont les dettes laissées par ma mère auprès de différents commerçants. Comme dans les caravanes, elle et moi dormons dans la même chambre, laissant l'autre à ma deuxième sœur. C'est elle qui m'autorise à mettre des collants pour la première fois, mais en posant ses conditions: «O. K., avec des chaussettes par-dessus»!

Comme nous dormons ensemble, nous devenons très complices avec Minou. Quand elle rencontre son fiancé, elle doit user de stratagèmes pour aller le voir, et c'est moi qui l'assiste! Elle me fait passer par la fenêtre de la caravane et me tend un tabouret, qu'elle me renvoie une fois qu'elle est en bas. La nuit venue, rebelote: elle toque au carreau pour que je lui tende le tabouret, monte, puis m'envoie le rechercher!

Ma mère dit de moi que je suis une enfant rebelle. Cela me touche assez peu car, en réalité, je ne la connais pas; je ne parviens pas à m'entendre avec elle. Je m'oppose à ma mère et n'ai pas de relation réelle avec mon père, qui s'implique peu. Par conséquent, très jeune, je mène ma vie à ma manière: on me dit de rentrer, je ne rentre pas forcément.

J'ai une douzaine d'années, et je lis des Bernadac[1]. Je réussis à trouver, je ne sais comment, ses récits sur la déportation juive et les camps de la mort, et je les lis tous. C'est cela qui me plaît. Etrangement, dès cette époque de mon enfance, je sais que je suis perdue. Sans que personne ne me l'ait dit, je suis persuadée qu'il n'y a qu'un Dieu, celui des Juifs, et que, n'étant pas juive, je suis perdue. Je rêve d'être juive. Dans ma tête, il est évident qu'il n'y a pas d'issue pour moi et que j'irai en enfer. Mes parents étant catholiques de tradition, nous fréquentons la messe, comme il se doit, à quelques dates clés de l'année. «On va à l'église, on sait jamais, disait déjà ma grand-mère, en cas qu'ce soit vrai!» Mais ils n'ont aucune conviction.

Jusqu'à mes 41 ans, toute ma vie sera basée sur la certitude que je suis perdue. Autant, alors, profiter de la vie. Ma vision se résume à: «Mangeons et buvons car demain nous mourrons.» Je ne parle à personne de ma pensée profonde, ma conviction de perdition reste bien cachée en moi et je n'ai aucune envie d'en faire part à qui que ce soit. A quoi bon? Pourquoi irais-je exprimer une telle pensée?

1 Christian Bernadac, journaliste français né à Tarascon-sur-Ariège en 1937 (mort en 2003). Auteur de douze livres sur la déportation des Juifs, il a reçu le prix Littré pour *Les médecins de l'impossible*, ainsi que le prix Malherbe pour *Le train de la mort*.

CYLÈNE **FABRE**

Récit recueilli
par **Florence Feliste**

TOUT VA BIEN, CHAMPAGNE!

Une mère dans le milieu de la nuit

Une petite fille de Bergerac dans le Périgord.
Une prostituée battue par des proxénètes, toujours déçue par les hommes, avec deux fils de pères différents.
Entre les deux, que s'est-il passé? Qu'est-ce qui a amené Cylène Fabre à emprunter une telle trajectoire?

Tout va bien, champagne! est un témoignage vécu.
Fort. Authentique. Honnête.
L'auteur fait part de ses déceptions vis-à-vis des autres êtres humains et vis-à-vis de Dieu.
De ses attentes insatisfaites.
De celles qui ont été comblées.
De ce que l'existence lui a appris.

CHF 13.40 / 12.90 €
ISBN 978-2-940335-92-3

9 782940 335923

EDITIONS OURANIA